18

FRC.I. 6467a

Case
FRC
15897

CORRESPONDANCE

ABRÉGÉE

ENTRE MADAME***

ET

M. CÉRUTTI.

THE NEWBERRY
LIBRARY

CORRESPONDANCE

ABRÉGÉE

ENTRE MADAME ***.

ET

M. CÉRUTTI,

Sur la Noblesse, sur le Décret de l'Assemblée Nationale, et sur les Observations de M. NECKER, *concernant les titres, les noms et les armoiries.*

Ludibria ventis.

A PARIS,

Chez DESENNE, Libraire au Palais-Royal, N° 1 et 2.

1790.

CORRESPONDANCE

ABRÉGÉE

ENTRE MADAME

ET

M. CLAIRAUT.

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

Les six Lettres qui forment cette correspondance, étant tombées entre mes mains, j'ai cru pouvoir les publier, en supprimant quelques détails indifférens au public. Il verra mon infidélité avec indulgence: il pardonne aisément les fautes dont il profite. Quant aux Auteurs, leur dispute m'a paru trop bien intentionnée, pour craindre de la produire au grand jour. Quoique ces Lettres soient écrites dans le négligé de la confiance, elles ne peuvent que faire honneur à la modération qui les a dictées, et qui est aujourd'hui plus rare que les talens. Plusieurs Ecrivains, qui ne sont pas dépourvus d'éloquence, manquent de justesse, de mesure, de décence, de cette honnêteté enfin que la dignité humaine et la bonté sociale prescrivent.

Dans leur brutalité polémique, ils ressemblent à des Chasseurs féroces qui poursuivent des animaux innocens et tranquiles. Toutes les opinions contraires sont à leurs yeux des monstres punissables : ils ne les combattent pas, ils les assassinent.

CORRESPONDANCE

*Entre Madame *** et M. CERUTTI.*

PREMIERE LETTRE

*De Madame *** à M.* CÉRUTTI.

A Paris, ce 18 *Juin* 1790.

TOUTE ma Société, Monsieur, est dans une agitation qui se communique à ma philosophie, mais qui touchera moins la vôtre. Nous savons que l'Assemblée Nationale se prépare en secret à l'abolition de la Noblesse. Si cette question est agitée seulement, notre cause est perdue. Le Jansénisme de l'égalité ne fera grace à aucun droit honorifique. Il me semble, Monsieur, que vous étiez encore Moliniste sur ce point. J'ai relu vos Ecrits de l'année passée, et

ceux de M. l'Abbé Syéyes, du même temps : sa morale est tout-à-fait républicaine : elle s'effarouche des moindres distinctions héréditaires. La vôtre, plus monarchique, permet quelques honneurs aux familles illustres. A qui dois-je croire des deux? Ce n'est pas la vanité qui vous consulte, c'est la franchise; je somme la vôtre de me répondre tout de suite, et en peu de mots.

RÉPONSE

De M. Cérutti *à Madame* ***.

A Paris, ce 19 *Juin* 1790.

Vous avez raison, Madame : si la massue Nationale tombe sur la Noblesse, c'est pour l'abattre. Ses racines ont été détruites par la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen. Ses branches ont été fracassées par l'abolition des droits féodaux. L'ar-

bre ne se soutient plus que par sa tige : sa chûte est inévitable.

N'allez pas imaginer, Madame, que vous et vos pareils y perdiez votre renommée antique : elle y gagnera plutôt : vous étiez Nobles, vous serez Illustres. On dégage les vieux noms de la mésalliance des nouveaux. Quant aux titres, beaucoup trop communs ; en les ôtant, on ne fera qu'ôter un ridicule à la vanité et un obstacle à la fortune. Un Marquis, un Comte, un Baron, un Chevalier, consentiroient-ils jamais à traîner leurs titres avec la charrue, ou dans un comptoir, ou sur un vaisseau marchand ? Dans le système passé, ils avoient pour ressource intarissable le trésor public où ils puisoient sans cesse. Tous les honneurs, tous les emplois étoient une loterie royale dont les seuls Nobles avoient les billets. La loterie est devenue Nationale, comme tout le reste : les talens, les vertus y seront de mise. Les noms, loin d'être préférés, n'y

seront admis qu'à force de mérite : à mérite égal, ils seroient peut-être écartés par la défiance. Peu importera donc à l'intérêt d'avoir un nom. Un titre ne sera pas plus utile à l'orgueil. Il briguoit cet avantage pour s'agrandir dans l'esprit du peuple où jusqu'ici cette fausse monnoie avoit un grand cours. Décréditée à présent, elle ne sera d'usage que pour les visionnaires qui ne cesseront d'y croire, et pour les antiquaires qui la garderont comme une médaille des tems barbares.

Voilà mon opinion, Madame, dans toute la franchise et toute la briéveté que vous exigez. Je viens maintenant au parallèle que vous daignez établir entre M. Syéyes et moi. Sa logique a bien devancé la mienne : il a mené la Révolution, je n'ai fait que la suivre. La nature a doué son génie de cette élasticité invincible qui comprimée par les opinions regnantes, lutte contr'elles avec plus de vigueur, et finit par les renverser.

Nous avons conjuré ensemble la ruine des privilèges abusifs. Sa main leur a porté les coups les plus vigoureux. La mienne ou moins robuste ou plus indécise, avoit respecté les privilèges honorifiques. J'avouerai même que je les ai cru nécessaires dans une vaste Monarchie, soit pour en marquer les gradations, soit pour en exciter les travaux, soit pour en économiser les récompenses, soit enfin pour opposer, dans les jours de trouble et de discorde, une digue morale et politique au torrent des opinions et aux brigandages de la violence. C'est ainsi que les Sénateurs Romains, assis dans leurs chaires curules et revêtus de la pourpre patricienne, en imposèrent un moment à la furie des Gaulois, et donnèrent au généreux Camille le tems de sauver Rome.

A travers cette décoration d'Opéra, je démêlai cependant l'intrigue des coulisses et les machines de l'Aristocratie. Avec un

simple nom, les Nobles gouvernoient le théâtre du monde. Ils s'arrogeoient les premiers rôles, et ils disposoient, et ils trafiquoient de tous les autres. Je me suis élevé contre le plus odieux et le plus funeste monopole. Mon indignation redoubloit en voyant croître le fardeau public par l'entassement succesif de la Noblesse dignitaire et vénale. Je voyois le Plébéïen opprimé aspirer sans cesse à devenir un Patricien oppresseur. Les titres d'honneur étoient achetés comme des titres d'impunité et d'insolence ; et les parchemins sembloient la permission de la tyrannie et la patente de la rapine. Il étoit impossible, Madame, d'épargner un abus qui n'épargnoit plus rien. Depuis Louis XIV, les Nobles s'étaient multipliés comme l'ivraie au milieu de la moisson. Ils dominoient dans tous les champs et ils étouffoient les germes utiles.

Une seule idée adoucissoit ma juste rigueur. J'observois l'inégalité horrible des

fortunes. Je voyois avec effroi l'Aristocratie des Riches. Elle me sembloit la plus dure et la plus concussionnaire de toutes les Aristocraties. Je consentois, dans mon cœur, à lui opposer, en la corrigeant, celle des Nobles que je jugeois plus douce, que je présumois plus généreuse. Mais cette derniere s'est montrée si adverse aux espérances gratuites que nous en avions conçues ; elle s'est montrée si rebelle à la Régénération Nationale qu'elle avoit provoquée elle-même ; elle s'est montrée si indocile aux idées publiques dont elle s'étoit parée avec plus de faste que de bonne foi ; enfin elle a tant, tant combattu pour son ancienne tyrannie, qu'il a fallu la voir tomber de sa hauteur, pour ne pas retomber nous-même plus bas encore que nous n'avions été pendant les siecles de notre abaissement. C'est à l'Assemblée Nationale qu'étoit reservé l'honneur d'ensevelir le cadavre féodal. La Philosophie n'avoit

fait que le mutiler. La Loi fait disparoître des ossemens qui vouloient se rejoindre et ranimer un corps dangereux.

SECONDE LETTRE

*De Madame *** à M.* CÉRUTTI.

A Paris, ce 24 Juin 1790.

MA Société trouve, Monsieur, votre opinion fondée à certains égards, mais trop étendue à d'autres, et infiniment rigoureuse. M. Necker est, dit-on, infiniment plus modéré dans la sienne. On assure qu'il condamne le Décret fulminant, lancé par l'Assemblée contre les titres, les noms et les armoiries. On prétend même qu'il a proposé au Conseil du Roi des observations fort justes sur les inconveniens du Décret. Ces observations ne tarderont pas à paroître en public. Les Nobles ne lui en sauront

aucun gré, parce qu'ils l'accuseront toujours d'avoir forgé ou aiguisé le fer qui les immole. Ils imaginent même qu'il veut par-là calmer, s'il est possible, leur éternel ressentiment. Il seroit bien généreux à lui d'être plus touché des clameurs d'un parti abattu que des acclamations d'un Peuple triomphant. Une sensibilité particuliere ou une vue publique auront entraîné sa plume. Mais je doute que sa plume entraîne les rochers qui nous écrasent. Vous, Monsieur, qui êtes plus flexible, vous qui avez toujours paru passionné pour les Ouvrages de M. Necker, que direz-vous de sa démarche dans le Conseil et de sa tentative sur le public ?

RÉPONSE

De M. CÉRUTTI *à Madame* ***.

A Paris, ce 1 *Juillet* 1790.

ON m'avoit dit, ainsi qu'à vous, Madame, que dans le Conseil du Roi, le premier Ministre des Finances s'étoit déclaré pour la conservation des titres, des noms et des armoiries. Je cherchois à deviner ses motifs.

Vous le savez, Madame : j'ai toujours regardé les avantages honorifiques comme autant d'échasses éclatantes, accordées à un petit nombre de Citoyens, pour les faire paroître plus grands et les montrer de loin à la foule. Ils s'attiroient par-là une considération oculaire et un respect machinal. Leur élévation factice pouvoit contribuer aussi à rehausser le trône ; et un

Monarque, entouré de géans prosternés, devoit paroître un colosse.

Tant que l'Etat fut partagé entre un Peuple immense qui obéissoit, et un seul Homme qui commandoit, il falloit que l'autorité eût à ses genoux tous les préjugés; il falloit que le Roi honorât les premiers esclaves, pour mieux soumettre les esclaves les plus éloignés; il falloit un Médium artificiel qui reçut et transmit le mouvement de la puissance unique; il falloit, en un mot, entre le Prince et la multitude, des hommes imposans, des Corps accrédités, de grandes masses, pour communiquer de vastes impressions, et surmonter de fortes résistances.

L'Assemblée Nationale, ayant saisi les rênes législatives, et composant à elle seule les causes premières et les causes secondes, tous ces mobiles artificiels, tous ces intermédiaires postiches sont devenus inutiles au Peuple. Mais bien des gens pensent que

ces fantômes pourroient être encore avantageux au Monarque, pour affermir et pour décorer le pouvoir exécutif : ils croient que l'autorité des loix a besoin de celle des sens.

D'après cette distinction qui me sembloit naturelle, j'applaudissois au Décret populaire par lequel l'Assemblée réduisoit les rangs aux places, et les titres aux noms; et j'approuvois en même temps la réclamation monarchique par laquelle M. Necker vouloit conserver à la Royauté l'appui de l'opinion, et incliner la force physique des Peuples devant la force morale d'un préjugé qui ne devoit plus être à leur charge.

J'imaginois aussi que le Ministre le plus humain et le plus philosophe voyoit avec douleur tant de familles autrefois dominantes, non-seulement déchues d'un pouvoir réel, mais dépouillées d'un pouvoir imaginaire, et de ces ornemens qui, cachant leur nullité, auroient consolé leur disgrace. Un homme, tel que M. Necker,

pouvoit, dans cette dispute de vanité, considérer les athlètes avec une noble pitié, et les comparer à des enfans qui combattent pour des hochets de verre et des épées de bois.

En lisant les observations qu'il a publiées, j'ai reconnu les motifs que je lui supposais. J'ai reconnu un génie modérateur et une bonté médiatrice. Il est impossible, Madame, de s'avancer au milieu des partis d'un air plus conciliant et plus noble. C'est une raison attendrie qui, au nom de la concorde, vient essayer de fléchir une équité rigide, et la prier de condescendre un moment aux foiblesses humaines. C'est la logique compatissante qui supplie la vérité victorieuse de laisser mourir en paix un préjugé vaincu. Enfin, le Discours de M. Necker, quoiqu'opposé à mes idées, m'a paru quelque chose de plus qu'un bon Ouvrage : il m'a paru une belle action.

Les autres Ministres qui ont adhéré si

vîte au Décret National, ont agi peut-être bien moins par persuasion intérieure, que par soumission apparente. Ils ont peut-être consulté la peur. M. Necker a consulté la commisération et n'a pas redouté la censure. Sa morale, ainsi que la vôtre, Madame, ne se contente pas du bonheur général : elle compâtit aux victimes ; elle voudroit désarmer les Sacrificateurs ; elle applaudit aux sacrifices généreux, mais elle ose blâmer des suppressions qu'elle juge inutiles. Tandis que l'Assemblée montroit son courage, que le Public témoignoit sa joie, que le Conseil laissoit voir sa circonspection, le premier Ministre des Finances a déployé son inquiète prévoyance, sa pitié magnanime : il a parlé, écrit, hésité, obéi en conscience. Je le juge de même. Je n'ai cessé de repousser les armes de la Noblesse alors qu'elle étoit toute puissante : à présent qu'elle est sans armes et sans espérance, est-il si dangereux, est-il si déraisonnable de partager

son

son deuil, d'honorer ses ruines ? Marius, le premier vengeur du Peuple Romain, osa pleurer celles de Carthage.

Ma sensibilité a fait taire un moment ma philosophie. Celle-ci reprend la parole et va opposer quelques réflexions sévères aux réflexions touchantes de M. Necker. J'ai passé ma jeunesse au milieu du plus grand monde, et j'ai entendu les Nobles qui étoient les plus distingués dans leur classe, se moquer hautement de la comédie burlesque d'une Noblesse devenue une parade théâtrale. Ils ne trouvoient pas la moindre différence entre les Représentans des Ducs, des Barons, des Comtes, des Marquis, des Chevaliers d'autres fois et les Représentans des Héros joués sur la scène. Je sais qu'à l'approche de l'Assemblée Nationale, ils ont changé la plupart de contenance et de langage ; ils prononçoient eux-mêmes en particulier la sentence mortelle d'une erreur décrépite : ils ont tremblé en voyant le Juge et le Bour-

reau apparoître pour l'étrangler en public.

J'avouerai que moi-même j'étois ému de cette exécution rigoureuse. Mais un mot échappé à un des Nobles qui m'avoit toujours paru le plus philosophe, a éteint ma pitié, en découvrant le vice intérieur de la Noblesse. Quoi ! disoit-il, on nous assimile aux simples Citoyens, aux artisans grossiers, aux villageois obscurs ? C'EST NOUS AVILIR.... Ce mot d'orgueil ne peut trouver grace devant la raison. Ce mot démontre que la Classe noble ne voyoit dans toutes les autres classes sociales, que des hordes méprisables, que des peuplades abjectes, qu'une vile canaille. Ce mot atteste que la politesse des Grands n'étoit qu'un masque suborneur ; que la bonté étoit dans les regards, l'estime sur les lévres, mais que le dédain étoit au fond des cœurs ; qu'en se familiarisant ils auroient cru se dégrader, et qu'en se penchant vers le Peuple, ils croyoient descendre du trône. Ce mot in-

dique ouvertement qu'ils prenoient leur sang pour une substance exaltée, pour une essence précieuse, et celui du Peuple pour une fange impure, pour une souillure natale, enfin pour un péché originel dont la conception des Nobles étoit seule immaculée.

Voilà donc le secret de la Noblesse : elle sépare le genre-humain en deux castes, la la caste des demi-Dieux à qui appartient l'encens, l'hommage, l'opulence, l'autorité ; et la caste des demi-brutes à qui est réservé le travail, la faim, l'abandon, l'ignominie. Ainsi le Dictionnaire du monde gardera, d'un côté, ces dénominations insolentes d'homme de qualité, d'homme de condition, de gentilhomme ; et d'un autre côté, ces sobriquets infâmes d'homme roturier, d'homme vilain, d'homme de néant ? Comment la philosophie pourroit-elle perpétuer ou ménager une barbarie si anti-sociale ? Quand elle appaiseroit sa juste colère, pourroit-elle

s'aveugler sur les résultats odieux et nuisibles de ce ridicule système?

En effet, si on le conserve, il faudra, ou créer de tems en tems de nouveaux gentilhommes, ou se borner à ceux qui existent aujourd'hui. La première hypothèse ouvre de nouveau la carrière aux vanités puériles, aux intrigues vénales. L'amour du travail, l'esprit de commerce, l'émulation des talens disparoîtront devant les faux honneurs et les décorations oisives. On se hâtera de s'échapper de son attelier, de son village, de son cabinet pour s'envoler dans les Cours et grimper sur l'échelle des Nobles. Ne laissez-vous sur cette vieille échelle que ceux qui en occupent à présent les échelons divers, et rendez-vous chaque Noble sublime aux yeux de la loi : vous leur donnez une prérogative immense : vous mettez à leurs pieds l'opinion des Peuples; vous mettez dans leur lit toutes les filles des riches, toutes les héritières de la fortune. A

ce legs universel, à cette substitution lucrative, vous ajoutez une survivance, et pour ainsi dire une tontine honoraire ; voici comment : à mesure que leur nombre diminuera, leur importance et leur éclat augmenteront ; la distinction sera d'autant plus grande qu'elle sera moins divisée : à chaque famille privilégiée qui s'éteindra, celles qui resteront, verront croître et embellir leur privilège : chaque Noble enfin héritera de la Noblesse des races anéanties. Alors quel mortel rivalisera avec ces immortels survivanciers ? Quelle famille opulente n'achetera pas leur alliance ? Ils seront comme ces Dieux de Babilone, ces Sultans célestes à qui les pères et les mères immoloient dévotement l'honneur de leurs filles. On briguera leur adoption. Ils pourront choisir parmi les enfans ceux qu'ils voudront associer à leur apothéose. Conclusion : si l'on multiplie la race des Nobles, on paralyse toutes celles des Citoyens ; si on la réduit

à un petit nombre d'élus, on ressuscite la plus folle aristocratie, et l'on remet sur pied un Colosse accablant.

Répondra-t-on qu'abattre l'orgueil des Nobles, c'est exhausser celui des riches? Dira-t-on qu'inégalité pour inégalité, celle des rangs est moins insultante que celle des fortunes? Je l'ai cru autrefois. J'ai réfléchi ensuite que les fortunes étoient le prix du travail et non le présent de la faveur. J'ajoute aujourd'hui une réflexion plus décisive : c'est que la richesse ne peut briller qu'en se répartissant; elle féconde les bords qu'elle cotoye et qui l'admirent. Si l'homme opulent thésaurise en avare, il reste obscur, et du moins il ne nuit pas à l'égalité des Citoyens. S'il est dissipateur et fastueux, il paye son faste, et du moins il sert à l'industrie des Artistes. Enfin, l'amas des trésors finit toujours par grossir la circulation, et l'amas des titres par isoler l'orgueil.

Mais si les titres ont mérité la proscrip-

tion, je pense, comme M. Necker, que les noms méritent tout respect et tout ménagement. Il a observé, avec cette équité supérieure qui le caractérise, que rien ne seroit plus injuste, plus immoral, plus impolitique, plus insensé en un mot, que de vouloir faire rétrograder les familles illustres jusqu'aux siècles où elles ne l'étoient pas encore, et de les forcer à quitter un nom chargé de tant d'exploits belliqueux ou civiques, pour en reprendre un qui a été abandonné à l'obscurité des âges et à la poussière des chartres. Le nom qu'ils ont illustré, ils l'ont acquis. Ce nom leur appartient comme un champ arrosé de leur sang et cultivé par leur vaillance. L'image de l'Autriche vaincue, de l'Espagne abaissée, s'imprima dans les têtes sous les traits de *Richelieu* et non sous ceux de *Vignerot*. La Bataille de Guastalle est annoncée encore par la renommée au nom de *Coigny* et non à celui de *Franquetot*. Par-tout où la

gloire a passé, il faut respecter ses vestiges; et si l'on doit déchirer les parchemins de la généalogie, il faut recueillir et conserver les feuilles de l'Histoire.

En reclamant pour les noms illustres, M. Necker a donc parfaitement mis d'accord deux qualités supérieures qu'il déploya tant de fois, la force des principes, et la justice des ménagemens. Je suis fâché néanmoins qu'il ait, dans sa tolérance politique, étendu l'indulgence jusqu'à protéger les armoiries. Sans doute sa droiture a cédé aux violences qu'il a craint pour les mausolées et les monuments antiques. Le respect des autels et la religion des ombres l'ont troublé : mais je crois que le Peuple, sans être aussi religieux et encore moins aussi philosophe que lui, n'ira pas poursuivre la vanité féodale jusques dans la tombe; la voix des pasteurs défendra cet azile; le silence des morts le protégera encore mieux. Content de voir effacer du frontispice des châteaux

et de la pompe des chars, les marques proscrites de la féodalité, le Peuple verra d'un œil paisible, ou il foulera d'un pied indifférent les armoiries funebres : il se souviendra que ce sont des pierres mortuaires qui couvrent des cendres humaines ; il se souviendra qu'une tombe est située, selon la belle expression de M. de Saint-Pierre, sur le confin des deux mondes ; il se souviendra que *dans ces grands tombeaux où les ames hautaines*, ainsi que l'a dit Malherbe, *font encore les vaines*, il ne reste que de la poussière.

M. Necker a tiré une autre objection, non du tombeau des hommes, mais de leur cœur et de leur vanité. Cette vanité, dit-il avec sagacité, saura bien se replier de toutes les manieres pour entretenir les souvenirs qui la flattent. Malgré ce pronostic si conforme à la foiblesse des passions et à l'entêtement des chimères, je crois que les armoiries tomberont de desuétude et de mépris. Il

falloit toute l'habitude stupéfiante des yeux pour supporter des images, des emblêmes, des mascarades aussi bêtes, aussi imbécilles que l'étoient nos écussons en *quarré*, en *losange*, en *ovale*; nos couleurs en *sable*, en *azur*, en *sinople*, en *gueule*; nos simboles en *chevron*, en *pal*, en *lyon*, en *aigle*, en *léopard*, en *croix*. Admirons ici le destin de la croix. La croix, dit Bossuet, a passé du lieu des échaffauds sur le front des Empereurs. Mais qui l'auroit dit? L'instrument du salut est devenu, tantôt l'étendart de la rébellion, tantôt le drapeau du carnage, tantôt le philtre de l'avarice, tantôt la livrée de l'orgueil et l'armoirie de la sottise. La Croix de Jesus-Christ sert à parer nos écussons, ainsi que nos Temples. Homme-Dieu! avez-vous donné votre sang pour la rédemption des pécheurs ou pour l'annoblissement des parvenus? Votre croix vénérable est-elle faite pour figurer dans nos cérémonies ou dans nos extravagances? Etes-

vous descendu de l'Olympe pour nous enseigner la scholastique et le blason ?

J'abrege cette disparate religieuse, pour un autre genre de considération qui a dû frapper la sollicitude attentive de M. Necker. Il craint avec raison que la vanité, mécontente d'un ordre de choses si peu favorable pour elle, ne se réfugie dans des pays où elle est adorée encore par un Peuple aveuglé, *comme on voit les hommes d'une grande fortune s'éloigner des contrées où les Loix somptuaires les empêchent de faire usage de toute l'étendue de leurs revenus.* Voilà, Madame, le secret de l'homme d'Etat. Il lit dans les cœurs des Nobles, et il veille sur les frontieres de la France. Sa prévoyance ministerielle s'allarme des menaces d'une prompte et nombreuse émigration. Mais le retour ne seroit pas moins prompt ni moins nombreux. Les transfuges du moment seroient bientôt rappellés par l'instinct, le goût, la raison, l'in-

térêt. Un François ne peut se dépaïser pour long-tems. Son cœur demeure toujours dans sa Patrie, ou bien il y revole au premier regret. Ses terres d'ailleurs ne peuvent se transplanter avec lui. La fortune, luttant contre la vanité, le ramenera au centre de ses revenus. Enfin, si l'espérance et le Patriotisme ne me trompent pas, la prospérité nationale, semée par la Constitution, fructifiera si bien, que chaque expatrié reviendra pour en cueillir les fruits. Oui, après quelques secousses inévitables, la France raffermie va devenir le sol le plus florissant et le plus envié. Elle aura conquis par l'exemple l'Europe entiere. Elle aura par l'exemple affranchi le genre humain. La Roture étoit en quelque sorte une bosse difforme qui chargeoit et défiguroit tous les Peuples : la Loi Française a délivré son Peuple de cette difformité monstrueuse : elle a redressé l'homme vers le ciel.

Pourquoi M. Necker a-t-il douté de ce

bienfait? Il en a vu l'importance, il en a craint la promptitude. Pourquoi a-t-il publié sa crainte? Il s'est offert noblement à la censure pour échapper à la calomnie. Pourquoi a-t-il censuré lui-même le Décret? Parce que l'Assemblée Nationale y a desiré elle-même des changemens. Il a exposé ce motif à la tête de ses observations. Ses ennemis ont refusé de le voir. Ne voir qu'à demi, voir le côté qui accuse et non celui qui justifie, c'est l'optique de la haine (1).

(1) Que résulte-t-il de cette Lettre? Qu'il faut abolir les titres et les armoiries, mais conserver les noms. Loin de défigurer la nomenclature des familles, peut-être faudroit-il permettre à plusieurs d'entr'elles de changer des noms mal sonnants et presque malhonnêtes. Plusieurs noms de famille sont des restes choquants de servitude, comme plusieurs noms de baptême sont des restes grossiers de monachisme.

TROISIEME LETTRE

*De Madame *** à M.* CÉRUTTI.

A Paris, ce 3 Juillet 1790.

VOTRE Lettre, Monsieur, m'avoit paru décisive ; mais après l'avoir lue, j'ai entendu des gens de votre opinion, bien plus décisifs, se déchaîner si fort contre la Noblesse et contre M. Necker, qu'ils m'ont révoltée contre eux-mêmes, et détachée par colere de mon adhésion ou plutôt de ma résignation au Décret.

Il est impossible, m'écriai-je, que des hommes si forcenés soient jamais des Juges équitables. Ils parlent de liberté, et ils n'accordent pas au premier Ministre des Finances la simple faculté de faire des observations. Ils parlent d'humanité, et ils ne

permettent seulement pas que l'on s'attendrisse sur les pertes de la fortune, ou sur les plaies de l'amour-propre. Comme les despotes de l'Asie, ils interdisent à leurs victimes jusqu'au murmure. Comme les Sauvages du Canada, ils ordonnent aux agonisans de chanter dans les supplices.

La soumission aux loix nouvelles est-elle aussi facile à cette classe qui perd dans la révolution, qu'à cette classe qui en profite et qui en triomphe? Ne peut-on hasarder un soupir? Ne peut-on risquer un doute? Et un scrupule est-il une conspiration? Tant d'intolérance me ramène, non aux Aristocrates, mais aux Démocrates modérés. J'ai relu M. Necker dans ce sentiment, et je vous avoue, Monsieur, que j'ai trouvé sa doctrine conforme à mon cœur, et digne de sa sagesse.

Il a considéré la question des titres, des noms et des armoiries en homme d'Etat populaire qui apperçoit la connexion intime

des différentes classes sociales et l'utilité des distinctions graduelles. Il a vu que pour subordonner les passions indociles il falloit subordonner les rangs. A travers la confusion présente des choses, il a su démêler parfaitement le mécanisme qui leur convient. Il ne s'est point laissé éblouir par l'apparence d'une égalité qui va peut-être moins à un état libre qu'à un état sauvage. Une philosophie supérieure lui a fait voir le parti que l'on peut tirer de la vanité pour l'honneur, de l'honneur pour la loi. La force de ces trois principes bien unis et bien ménagés, lui a paru essentiellement politique et morale. Il a senti plus vivement encore la rude et désastreuse secousse que l'on donnoit à la France, en bouleversant tout-à-coup les premieres conditions. Emu, inspiré par son zele conservateur, il a eu le courage de dire sa pensée au milieu d'un Conseil pusillanime, et de la promulguer à la face d'un public égaré ou injuste. Vous avez été égaré

ou injuste vous-même. Vous avez oublié que les principes de la perfection ne sont pas ceux de la société, ou que même ils en détruisent les rapports. Vous avez oublié que l'imagination, l'enthousiasme, l'habitude, la délicatesse elle-même tiennent prodigieusement aux jouissances honorifiques. Vous avez oublié que toutes les Provinces dans leurs Cahiers, tous les Publicistes dans leurs Mémoires, à commencer par le vôtre, avoient annoncé, avoient promis aux Nobles la conservation de ces droits honorifiques, comme une justice due à leur propriété, comme une récompense due à leurs sacrifices. M. Necker qui leur avoit donné la même assurance au nom du Roi et de l'équité, ne s'est point démenti comme vous tous. Seul, il tient sa promesse. Seul, il persiste dans la vérité. Seul, il propose, seul il demande au Corps Législatif, non un repentir, ni une inconséquence, mais un adoucissement. Tous les autres Ecrivains

combinent les principes : seul il combine nos intérêts.

Que répondre au parallele qu'il fait des *sacrifices salutaires imposés par l'esprit public et des sacrifices inutiles exigés en pure perte*? Que répondre à cette maxime : *l'ordre social ne permet pas que l'on ordonne des privations dont il ne résulte aucun avantage réel pour personne*? Que répondre à cette demande : *ne suffit-il pas d'avoir obtenu des Nobles tous les sacrifices profitables au Peuple*? *Est-il généreux, est-il équitable d'en exiger encore d'autres*? Que répondre à cet avertissement : *les difficultés du tems présent, dont l'ensemble est bien grand, ne doivent-elles pas engager à diminuer les sujets de griefs ou les causes d'irritation*? Un Enragé, un Théologien, un Janséniste, un Cromwelliste, un Nivelleur, un Conjuré enfin pourroient seuls envenimer ces sages remontrances.

Mais, direz-vous, *toute distinction est contaire aux Droits de l'Homme* : tout homme cependant travaille et se consume pour se distinguer.

Toute distinction est odieuse : odieuse pour les gens médiocres et superbes qui ne peuvent s'élever ni souffrir qu'on s'éleve.

La Loi ne tolere point aucune inégalité devant elle : oui, si cette inégalité peut lui opposer de la résistance et la faire plier à son gré.

Le titre de Citoyen doit être le seul : il doit être le premier titre et non le seul.

Les Serviteurs de la Patrie doivent se trouver assez nobles de l'avoir bien servie : c'est assurement la plus belle et la plus respectable Noblesse : elle sert de patron et de modele à l'autre Noblesse qui semble faite pour la représenter.

Quand on possede un or pur, faut-il souffrir une fausse monnoie? Non, mais

faut-il briser la statue précieuse d'Ituriel, parce que tout n'y est pas d'or fin?

Quand on établit la vérité, faut-il laisser à côté d'elle l'erreur? Nos Bibliothéques sont un trésor de vérités et un amas d'erreurs : brulerons-nous, ainsi qu'Omar, tous les livres qui ne sont pas l'Alcoran, ou, comme le Pape Grégoire, tous les livres qui ne sont pas l'Evangile?

Enfin, l'existence civile demande un Peuple homogene : l'existence civile et l'existence mondaine sont deux choses qui peuvent se séparer sans inconvénient : il faut un Peuple homogene pour l'Assemblée Nationale, pour les places et les emplois nationaux, pour tout ce qui constitue la Nation : un Peuple hétérogene, un Peuple distingué se place naturellement dans les cercles, dans les sallons, dans les Cours, par-tout où la variété et l'éclat attirent les richesses, ornent les spectacles, animent les plaisirs, appellent les Arts, amu-

sent les passions, charment les sentimens. C'est l'esprit du monde qui n'est pas incompatible avec l'esprit public. C'est l'agrément de la société qui ne nuit en rien à l'utilité sociale. C'est le département des conventions agréables, des vanités brillantes qui tournent au profit du Peuple à qui le luxe rend ce que l'impôt lui enleve. C'est le théâtre des étrangers qui viennent y polir leurs manieres et y déposer leurs préventions nationales. C'est l'empire des femmes à qui tout autre empire est interdit, et dont l'autorité est si puissante, soit pour policer des mœurs sauvages, soit pour subjuguer des cœurs féroces.

Voilà, Monsieur, l'aspect philisophique sous lequel j'envisage en derniere analyse le système moitié choquant, moitié séduisant des droits honorifiques. Tant que les Nobles ont formé un ordre aristocratique, insolent et oppresseur, ils méritoient la haine et même l'exécration des classes opprimées.

Aujourd'hui qu'ils ne composent plus qu'une société éparse, désarmée, impuissante pour nuire, ardente pour servir, à quoi bon les poursuivre, les dépouiller, les flétrir dans leur idée favorite, les tuer dans leur existence solitaire? Qu'importe au monde l'opinion exagérée qu'ils ont de leur naissance, puisqu'ils seront obligés de la renfermer en public, et de la rectifier peu à peu jusques dans leurs foyers les plus secrets? Ils pareront encore leurs murailles de l'image de leurs ancêtres, mais ils reconnoîtront que pour arriver comme eux à la gloire, il ne leur suffira plus d'être leurs descendans. Ils se croiront toujours Nobles dès leur berceau, mais ils éprouveront, chaque jour de leur vie, que pour paroître grand il faudra avoir fait de grandes choses. Ainsi, pour ne pas décheoir à chaque instant, ils s'efforceront à chaque instant de monter, et pour conserver une Noblesse chimérique, ils disputeront la véritable.

Cette émulation des premières familles communiquera aux autres un mouvement nouveau, une nouvelle énergie. L'égalité, si elle était complette, produirait l'inertie des talens et le sommeil des vertus. Il est utile au genre-humain de lui donner des perspectives encourageantes. Les ames cherchent le niveau, et pour y atteindre, elles s'agitent, se dilatent, s'enflamment. Enfin le joug des loix doit abaisser toutes les têtes ; mais dans le champ de la gloire, il faut que des têtes dominantes se montrent de loin pour rallier les autres au moment du péril. La République Romaine a été par là le berceau des grands hommes. Ils naissaient pour ainsi dire sur les degrés de l'inégalité politique. Aussitôt que ces degrés ont été abattus par la faction populaire et la tyrannie impériale, la race des Héros n'a plus poussé que des rejettons foibles et stériles. La lutte des Patriciens et des Plébéïens n'exerçait plus les ames Romaines. Elles

s'énervèrent dans le repos, et l'arène des Gladiateurs occupa seule l'attention qu'occupoient auparavant la tribune du Forum et le Champ-de-Mars.

Une seule objection frappante semble anéantir tout cela. Si le préjugé de la Noblesse est épargné, il continuera d'humilier les Classes non nobles et de dépeupler le Commerce, qui dès-lors ne voudra s'enrichir que pour sortir de l'obscurité et parvenir à la Noblesse. J'ai déja montré que la Noblesse pouvoit subsister comme une distinction et non comme un préjugé. Aussi-tôt qu'elle n'a plus les armes de la puissance et qu'elle ne garde que les titres de l'honneur, elle est forcée de se soumettre elle-même à l'opinion publique qui décerne la gloire. Cette opinion publique ne dépendra plus des Nobles ni des Cours. Elle dépendra des Assemblées législatives et des livres philosophiques. Ils se réuniront pour attacher la réputation au travail. Quiconque excellera dans l'art le plus

utile, occupera le premier poste de l'opinion. Agriculture, Commerce, Beaux-Arts, Guerre défensive, Comité national, Conseil administrateur, Sénat judiciaire, voilà des routes laborieuses, des sentiers lumineux; voilà les chemins de la célébrité. Celui de la Noblesse n'en sera plus que l'entrée ou le terme : elle aura besoin d'y courir pour être apperçue de la Renommée et couronnée par le Public. Une fois animée de cette ardeur citoyenne, elle foulera aux pieds de ridicules antipathies qui seroient sa mort. Elle ne dédaignera ni un comptoir, ni un attelier, aussitôt qu'elle les verra adossés au Temple de la Gloire d'un côté, et à celui de la Fortune de l'autre. La Nation Britannique en offre une preuve exemplaire. Le fils d'un Amiral y débute par les exercices de Matelot; le frère d'un Pair du Royaume se fait l'élève, l'apprentif d'un Négociant; la Noblesse, en un mot, y forme une perspective nationale et non un préjugé gothi-

que, un honneur politique et non un hochet puérile, une source de gloire de plus et non une vanité stagnante et corrompue.

Telles sont, Monsieur, mes idées aristocratiques : confrontez-les avec celles de vos Démocrates, et jugez. Je ne crains pas que mon retour vers celles de M. Necker vous rende trop partial. Vous n'envisagerez, comme lui, et comme moi, si j'ose m'en approcher, que l'intérêt public et cette humanité qui ne tempère la philosophie que pour tempérer les rigueurs inutiles et les perfections impraticables, En un mot, considérez, je vous prie, la question sous un nouveau point de vue. Contemplez la Noblesse dans son origine, dans son cours, dans sa position actuelle. Oubliez, M. Necker, si cela vous est possible, et oubliez vos Démagogues, si cela vous est permis.

RÉPONSE

De M. Cérutti *à Madame* ***.

A Paris, ce 4 Juillet 1790.

L'Immortel Franklin, votre ami, Madame, en signant la Constitution Américaine à laquelle il avoit contribué de toutes ses vertus et de toutes ses lumières, ajouta ces mots instructifs : *je souscris aujourd'hui à des loix que je n'approuvai pas toutes en d'autres tems : l'expérience m'a démontré que les opinions de la veille doivent changer quelquefois le lendemain.* Ainsi pensoit l'Oracle du nouveau Monde. Les Oracles de celui-ci montrent, j'en conviens avec vous, ou moins de sagesse, ou plus de fermeté. Rien ne peut troubler leur omniscience. Ils sont si persuadés, si convaincus, si triomphans de leurs révélations, qu'ils n'écouteroient pas

la voix de l'Univers, encore moins celle de l'antiquité. Un doute leur paroît une tentation. Un fait contraire leur semble une erreur de l'expérience ou de la nature. Une calamité publique n'ébranle pas même leur sécurité. Ils ont la science intuitive des bienheureux et une patience de martyr pour les tourmens d'autrui. Désorganisez la terre, ils le trouvent fort bon : touchez à leur amour propre, ils jettent les hauts cris : c'est l'or en dissolution ; il va fulminer si on l'expose au seul contact de l'air extérieur. J'admire cette grace divine de l'amour-propre, ce don céleste de la foi personnelle, cette immutabilité, cette immobilité dans les moindres opinions. Rien ne ressemble mieux à l'inspiration d'en haut. Cependant, comme cela ressemble aussi à l'enthousiasme de ce bas monde et à l'esprit de parti, je me détourne toujours de ces génies prédestinés qui ne fléchissent jamais, et devant lequels il faut se courber jusqu'à terre. Je me

détourne même à l'aspect de leurs Ouvrages ; et le frontispice seul de leurs Ecrits me représente ces hommes maléficiés de la nature qui ont le visage tourné, allongé d'un côté, et dont le seul regard est une grimace, une caricature.

Vous ne m'acuserez pas, Madame, de cette roideur inflexible ; j'aimerois mieux être accusé de vacillation : les amis de la lumière peuvent quelquefois vaciller comme elle. Ils éprouvent comme elle la réfraction de l'atmosphère, et comme elle ils se colorent des objets en les éclairant. Le rayon le plus pur, le rayon le plus droit peuvent se devier sans se perdre et s'abaisser sans s'avilir ; à quoi serviroit d'être philosophe s'il falloit être croyant comme le Peuple, ou entêté comme le théologien, ou dogmatique comme le charlatan ? la raison humaine est placée entre les principes et les expériences, remontant aux premiers, descendant aux secondes, hésitant en chemin, doutant à

chaque pas, et n'arrivant au terme que par degrés. Vous voulez, Madame, que je vous aide à y parvenir, en vous présentant la Noblesse dans son origine, dans son cours et dans sa position actuelle : voici le tableau que vous demandez. Je defendrai à l'érudition de le trop charger et à la prévention de le trop noircir.

La Noblesse est un mot bien ancien. Ce mot a reçu chez les différents Peuples différentes acceptions. Dans l'origine il ne signifiait que le Citoyen libre, *liber*, *ingenuus*. Tout Spartiate qui n'étoit pas Ilote, étoit censé Noble ; tout Athénien qui vivoit indépendant des places et des travaux, étoit appellé Noble ; tout Romain qui avoit un rang élevé et des clients nombreux, devint Noble ; tout Germain qui pouvoit payer et commander des soldats, passa pour Noble ; tout Gaulois, tout Franc qui étoit exempt des impôts publics et des charges agricoles ou municipales, se dé-

clara seul Noble : la Loi, le Roi, le Peuple, le Génie, la Vertu sembloit n'être rien pour lui; Dieu et son épée, voila ses deux cautions, ses deux titres de Noblesse; il méprisoit la subordination comme une servitude, il méprisoit encore plus le travail comme une roture. Satellite et Janissaire du trône, complice et stipendiaire du despotisme, élevant, abaissant, enrichissant, appauvrissant les Monarques, il profita de leur grandeur, il profita de leur abaissement, il profita de leur richesse, il profita de leur indigence, enfin il dépeca la royauté, et il emporta ses dépouilles. Devenu comme elle souverain dans ses domaines, le Noble fût un Roi partiel sous le nom de Baron, de Comte, de Vicomte, de Marquis. En partageant ainsi le pouvoir des Rois, il voulut partager jusqu'à leurs décorations. Il se revêtit de leurs colliers, de leurs cordons; il se couvrit de leurs couronnes, de leurs diadêmes; il se para

de leurs dénominations et de leurs titres : chaque Seigneur fut nommé *Sire* par ses Vassaux, et les vit à genoux reconnoître sa *grandeur*, et lui jurer sa *foi*.

Noble signifioit donc, *libre*, *indépendant*, parmi les Peuples antiques. Dans la langue féodale, il signifia *Souverain*. La folie des Croisades, et celle de la Chevalerie ajouterent une nouvelle tête à la Noblesse. La crédulité des Peuples adora tous les faux miracles des Chevaliers errans, ainsi qu'elle adoroit tous les faux miracles des Moines thaumaturges. Les Héros des Romans furent consacrés comme ceux de la Légende ; et les Fabliaux accréditerent la Noblesse, de même que la Fable avoit accrédité la Mythologie. Depuis Godefroy de Bouillon jusqu'à Dom Quichotte de la Manche, ce nouveau systême de Noblesse est allé en croissant. Le ridicule détruisit le romanesque, mais n'effaça point le merveilleux, et laissa subsister l'héroïque. Noble

ble qui signifioit déjà *Souverain* en langue féodale, signifia de plus *Héros* en jargon chevaleresque. Les Châteaux alors parurent, avec leurs armoiries, leurs trophées, leurs tours superbes, leurs ponts massifs ; ils parurent, dis-je, les palais de la Féerie et les temples de la valeur. Les chaumieres se croyoient heureuses de leur appartenir. Les Cités envioient de loin ces asyles, ces forteresses de l'orgueil. La gloriole Bourgeoise, la morgue Magistrale, l'arrogance Financiere briguerent à l'envi un éclat qui les offusquoit, les blessoit, les humilioit tout ensemble. C'est alors que dans les antichambres des Rois, et dans celles des Ministres, on vit éclore la Noblesse vénale. L'autorité voulut s'enrichir du préjugé. Elle vendit la récompense des exploits. Elle suppléa l'antiquité des âges. Elle crut que le sceau royal imprimoit des siècles en imprimant des Lettres-Patentes. Un nouvel essaim de Nobles reluisans, d'insectes do-

rés, se répandit dans les Cours, dans les Cités, dans les Campagnes. Armés, non pas du glaive de la valeur, mais de la faulx des privileges, ils dévasterent le Royaume entier ; et la Noblesse qui avoit semblé jusques-là une Divinité antique, parut ce qu'elle étoit devenue, un démon moderne, un génie malfaisant, un joug intolérable, un fléau exterminateur. Elle ne s'offrit plus aux regards de la Nation que sous les deux aspects les plus abhorrés, sous celui de la tyrannie gothique, et sous celui de la vénalité fiscale. Voilà, Madame, ce qui l'a fait proscrire. La Déclaration des Droits de l'Homme étoit déjà un manifeste contre les prérogatives du Noble. L'abolition des droits féodaux étoit la hache des titres et des armoiries.

Le Décret de l'Assemblée, prononcé à ce sujet, n'a donc fait que confirmer les Décrets antérieurs. Il n'est qu'un corollaire conséquent ; mais est-il une opération équitable ?

Le Corps Législatif peut-il abroger la Noblesse? Le Corps des Nobles peut-il la perdre par une Loi? Pour résoudre ces deux questions, il suffit d'une distinction péremptoire. La Noblesse qui consiste en des titres chimériques et en des armoiries ridicules, peut et doit être abrogée par les Loix. La Noblesse qui consiste en des noms antiques et illustres, et qui par-là n'est autre chose qu'une mémoire éclatante et un souvenir historique, ne peut et ne doit être effacée par aucune Puissance de la terre. Non, Madame : aucune Puissance de la terre ne peut ôter la mémoire au genre humain, ni l'autorité aux Annales du monde. Un nom, illustré par la valeur, par le génie, ne sauroit être délustré, ni par la calomnie, ni par le Despotisme. Les Rois, les Loix ne peuvent, ni donner, ni enlever les siécles. Toutes les Nations de la terre, assemblées pour juger les noms, ne pourroient faire qu'un nom célebre soit un

nom obscur. S'il reparoissoit un descendant de César, de Cicéron, d'Aristide, de Périclès, fut-il dans la derniere classe des hommes, il seroit accueilli de tous les hommes les plus brillans aussi-tôt qu'il seroit nommé. Enfin, il n'est pas plus possible d'empêcher qu'un nom illustre retentisse dans les oreilles ou attire les regards, qu'il n'est possible d'empêcher qu'un son éclatant ébranle les airs, ou qu'une couleur brillante anime un tableau. Quant à ces demi-Nobles et ces Illustres faussaires, qui, enhardis par l'impunité, ont acheté d'un Généalogiste les aïeux des familles éteintes, et greffé sur un nom ignoré un nom célebre, ils vont retomber dans l'obscurité. Ils en sortoient à peine. Qu'ils se consolent d'une imposture mal soutenue. Qu'ils se vengent en s'illustrant tout de bon. La succession de la véritable Noblesse, de la célébrité nationale, est ouverte à tous les Citoyens, est assurée à tous les Héros. Je

conclus : l'Assemblée s'est mal exprimée en enveloppant les noms dans la proscription de la Noblesse : la Noblesse s'est trompée de même en croyant que l'on alloit confondre les noms connus avec les noms inconnus. Ceux de Montmorenci, de Beauvau, de Clermont, de Bouflers, de la Rochefoucaut, de la Fayette, de Noailles, et tant d'autres qui sont contemporains de la Monarchie, ou supérieurs aux titres, resteront de bout au milieu des réformes et des révolutions : je l'ai déjà dit : ils ne seront plus Nobles : ils seront toujours Illustres. Récapitulons, Madame, tout cela :

La premiere origine de la Noblesse fut la liberté.

La Noblesse ancienne devint la succession héréditaire des places.

Le Gentilhomme moderne fut d'abord un Soldat, ensuite un Roi, ensuite un Héros,

ensuite un Courtisan avili, enfin un Publicain décoré.

Nulle Puissance ne peut donner la Noblesse, parce qu'elle est le fruit des siecles.

Nulle Puissance ne peut ôter l'illustration, parce qu'elle est le souvenir des Peuples.

Je viens d'exposer a vos yeux, Madame, le dernier résultat de mes pensées, et je crois rapprocher ainsi le jugement de l'Assemblée Nationale et les observations du premier Ministre des Finances. Que ne puis-je rapprocher tant d'autres idées discordantes! que ne puis-je sur-tout réconcilier les Citoyens les plus distingués avec le Peuple! Les uns le regardent comme un tigre, les autres comme un insensé. Je conviendrai en gemissant que le Peuple ne s'est pas montré toujours aussi juste que l'étoit sa cause, et qu'emporté tantôt par d'aveugles passions, tantôt par de faux guides, il a pris quelque-fois le bonnet de la folie pour le chapeau de la Liberté. Mais, tout en

condamnant les écarts où il s'est laissé trop aisément conduire, on doit reconnoître, 1°. qu'il a su s'arrêter au milieu des fureurs qu'on lui inspiroit, et revenir à la borne qu'il avoit franchie dans son premier transport; 2°. Qu'il s'est soumis, attaché, sans varier un moment, à l'idée si heureuse, si féconde, si admirable de la puissance représentative, et marquer un respect non interrompu pour l'Assemblée Nationale et pour la personne sacrée du Monarque; 3°. Qu'il s'est contenu et limité lui-même dans l'exercice indéterminé de la puissance électorale de ses Assemblées primaires, et se préserver, soit de la corruption qui deshonore les élections du peuple Anglois, soit de la violence qui ensanglante les Assemblées des Nobles Sarmates ou des Patriotes Brabançons; 4°. Qu'il n'a cessé de distinguer à travers tous les libelles et toutes les impostures, à travers même quelques apparences accusatrices et trompeuses,

l'homme de bien et l'homme éclairé. Ce dernier trait de sa justice naturelle efface toutes ses injustices momentanées. Ceux qui ont trompé sa vertu, n'ont pu la dénaturer; ceux qui ont flatté ses attentats, n'ont pu les consommer ni les reproduire. Il a échapé aux piéges qu'on lui tendoit de toute part. Que n'a-t-on pas fait pour lui rendre suspects Louis-Seize, M. Necker, M. de la Fayette, M. Bailly, et les hommes les plus courageux de l'Assemblée Nationale? Le Peuple a tout écouté, il a tout lu, et il est demeuré fidèle à ses véritables amis. S'il a immolé quelques Français, c'etoient ou des ennemis pervers ou des adversaires imprudents qui le bravoient. Il étoit assez naturel qu'il confondit deux sortes de tyrans qui se ressembloient, ceux qui s'honoraient de son esclavage et ceux qui s'indignoient de sa délivrance. Chose admirable! phénomène unique dans l'histoire des révolutions! le Peuple Français, environné d'oppres-

seurs, n'a frappé que les plus coupables, et assiegé de suborneurs, s'est laissé émouvoir mais non corrompre par eux. Je dirai de lui et de ses conquêtes, ce que Montesquieu a dit d'Alexandre : *Dans la rapidité de ses actions, dans le feu de ses passions même, il avoit une saillie de raison qui le conduisoit et que ses flateurs et ses succès n'ont pu détruire.*

Ses succès, direz-vous ! que deviendront-ils ? Que deviendra ce Peuple lui-même, si, traversé déjà par la faction des mécontens, il est assailli encore par les Puissances ennemies ? Ne voyez-vous pas vos Provinces méridionales en proie aux flammes religionnaires ? Ne voyez-vous pas l'ambition Germanique épier le moment favorable d'une invasion ? Ne voyez-vous pas le Neptune Anglois menacer d'une part vos Colonies, et de l'autre vos Alliés ? Qu'opposerez-vous à tant d'orages prêts à submerger un vaisseau entr'ouvert ? Nous opposerons un vais-

seau réparé, un vaisseau insubmergible, une Constitution qui exalte toutes les ames et qui arme tous les bras. L'incendie allumé dans les Provinces méridionales, ne fera que mieux consumer le reste du fanatisme. Si l'Allemagne trompée s'approche pour nous combattre, nous aurons plus d'un secret pour vaincre ses armées; le drapeau de la liberté, présenté à leur vue, suffira pour les faire déserter de la tyrannie; et au lieu d'opérer une contre-révolution dans nos climats, elles rapporteront dans le leur la semence féconde d'une prompte révolution. Si la foudre partoit des navires Anglais, elle briseroit uniquement ce traité servile qui enchaîne notre commerce au leur. La liberté naissante seroit aux prises avec la liberté corrompue. Quarante mille, soixante mille, cent mille vengeurs accompliroient le plan hardi que le despotisme ministériel n'a jamais osé tenter en grand. Une armée indomptable s'élancera vers Londres. Rien ne pourra l'ar-

rêter, ni les tempêtes de l'Océan grondant, ni les flottes menaçantes, ni les forteresses du rivage ennemi, ni les périls du voyage, ni les périls du retour. Anglais ! souvenez-vous des miracles que la liberté opéra chez vous dès son berceau! Souvenez-vous de la leçon exemplaire que l'indépendance Américaine vous a donnée ! Cet enchaînement secret de causes obscures qui élèvent et renversent les Etats, semble dirigé par une main providentielle et vengeresse des forfaits. Tous les Peuples ambitieux ont expié leur ambition. Anglais ! arrêtez celle de vos Ministres, ou craignez de hâter le moment de votre décadence. Et vous, plus redoutables que les Anglais, Français mécontens qui voudriez déchirer le sein de la France ou ensanglanter du moins ses barrières, perdez un criminel espoir. Non, malgré votre haine, ce Peuple ne peut être accablé aujourd'hui. Il ne se présentera pas au combat en Automate armé ou en Courtisan sti-

pendiaire : il combattra pour son Empire en Citoyen affranchi, et pour son Monarque en Soldat héroïque. Il ne sera pas divisé en factions discordantes, ni en escadrons désunis : il se remuera dans toute sa masse, il se précipitera dans toute son impétuosité... Bannissons ces images guerrières ; elles conviennent mal à une Constitution amie du genre humain. Tous les Gouvernemens antiques et modernes n'étoient qu'une conjuration contre les Peuples. L'Amérique affranchie et la France libre vont allier les deux Mondes et concilier toutes les Nations. Que l'Anglais, long-tems notre rival, devienne aujourd'hui notre confédéré, l'Europe sera forcée d'être pacifique, d'être industrieuse, et l'esprit humain s'avancera entre ces deux Peuples à la civilisation de l'Univers..... Mais je m'apperçois, Madame, que je deviens Prophête et enthousiaste. Je quitte une plume qui s'égare.

P. S. Ah! Madame, ce Peuple que je défends, ce Peuple que le préjugé osait avilir, quel spectacle sublime il donne au moment où je parle! Dix mille Mercenaires ne suffisant pas aux préparatifs du Champ-de-Mars, le patriotisme a donné le signal d'une Corvée généreuse et volontaire. Artisans, Artistes, Troupes soldées, Troupes non-soldées, Prêtres, Religieux, Femmes, Enfans, tous ont accouru avec une ardeur, avec une émulation admirable et avec un ordre plus admirable encore. Depuis la porte Saint-Antoine jusqu'au Champ-de-Mars, j'ai vu se succéder sans interruption, et marcher au bruit du tambour une procession innombrable de Citoyens et de Citoyennes. Ce n'étoit pas la superstition qui les avoit réunis; ce n'était pas la sédition ou l'avarice qui les guidoient : c'était le travail; ils alloient au travail comme à une fête. Leur joie a fait couler de mes yeux des larmes d'admiration. Leur enthousiasme laborieux

a passé dans l'ame de tous les Spectateurs. Des grouppes d'hommes et de femmes que la curiosité avoit attirés au Champ-de-Mars, et qui étoient de cette condition soupçonnée d'aristocratie, se sont lavés noblement du soupçon et se sont faits Peuple à l'instant. Les uns encourageoient, les autres partageoient l'activité de la multitude. Empruntant d'elle les instrumens du travail, ils les manioient avec un transport qui ressemblait à celui d'une conquête commune. Tous paroissoient remuer une terre libre d'une main héroïque. Tous croyoient voir d'avance la Patrie entourée de ses Soldats et de ses Enfans qui juraient à ses pieds le pacte du courage, de l'obéissance et de la concorde. Ce mouvement prodigieux, ce travail unanime, cette électricité nationale a tenu lieu en quelque sorte d'une gymnastique nouvelle, d'une nouvelle discipline, d'une nouvelle éducation. Quatre cent mille bras, deux cent mille ames n'avoient qu'un

seul mobile, l'esprit fédératif. L'esprit fédératif planait sur cette foule immense et se communiquait à chacun. Combien cette réunion de volontés et de sentiments est plus voluptueuse que les distinctions frivoles de la vanité et les jouissances solitaires de la mollesse ! L'amour, donnant la vie dans les convulsions du plaisir, n'est pas aussi enchanteur lui-même, que cette approche, que ce contact, que cette expansion, que cette ivresse enfin de tous les cœurs enflammés. C'est le plus grand spectacle des passions morales. Je n'ai jamais vu ce spectacle plus complet ni plus brillant que dans cette occasion solemnelle : il auroit mérité d'avoir pour témoin l'Europe entière. Je le prophétisois en quelque sorte dans mon mémoire pour le Peuple Français. Tous les ressorts antiques de la France sont détendus, sont affoiblis, disais-je : un ressort tout neuf, un ressort invincible, comprimé jusqu'ici, va déployer une force

qui ranimera ce Royaume abattu : c'est la vertu du Peuple, mise en liberté et en action : rien ne lui résistera : elle s'exercera en raison composée de sa nouveauté, de sa vitesse et de sa masse ; elle renversera toutes les tyrannies intérieures, elle absorbera toutes les factions environnantes, elle repoussera toutes les ligues étrangères : son mouvement sera universel, progressif, inéluctable. La fixité d'une seule pensée et l'identité de tous les intérets formeront, comme par miracle, une Constitution sans exemple et une organisation sans alliage : enfin si la Monarchie aristocratique a resplendi longtems à travers les tempêtes et les abus, la Monarchie democratique jettera un éclat que rien ne pourra éclipser et qui effacera la gloire de tous les empires passés et présents.

FIN.

LIVRES qui se trouvent chez DESENNE, *Libraire au Palais-Royal, n°. 1 et 2.*

L'Afrique et le Peuple Affriquain, considérés sous tous leurs rapports avec notre Commerce et nos Colonies, 1 vol. in-8°. f.	6 l.	s.
Les Annales de Tacite, traduites par M. de Melhiant, 1 v. *in*-8°. avec le texte.	3	
L'Art de sentir et de juger en matière de goût, 1 v. *in*-8°. p. vélin. . .	6	
Adresse des habitans du ci-devant Bailliage de . . . sur le Duel et le Préjugé du Point d'honneur, *in*-8°. . . .	1	4
La Bastille dévoilée, ou Recueil de pièces authentiques pour servir à son Histoire, 9 livraisons.	15	18
Chaque livraison se vend séparément	1	16
Du Divorce, seconde édition, Didot,	1	16
De la foi publique envers les créanciers de l'Etat, par M. Clavierve. . .	2	8
Edouard et Sophie, roman, 2 vol. *in*-12.	2	8
De l'autorité de Montesquieu dans la Révolution présente.	1	10
Eclaircissemens historiques sur la révocation de l'Edit de Nantes, par M. le Chevalier de Rulhierre, 2 v. *in*-8°.	7	4
Les deux Cousins, Histoire véritable, 1 v. *in*-8°.	1	16

Mémoire sur le mariage des Protestans, premier et deuxième, 2 v. *in*-8°. . . . 3 12

Mémoire secrets de Robert, Comte de Paradès. 2 8

Mémoire de M. le Comte de Lally-Tollendal, ou Lettre à ses Commettans, 1 v. *in*-8°. 3

Lettres sur l'Italie, par M. le Président Dupaty, 2 v. *in*-8°. 6

Lettres de deux Amans habitans de Lyon, 2 v. *in*-12. . . . . 3 12

Tableaux d'Arithemétique linéaire du Commerce, des Finances et de la Dette nationale de l'Angleterre, par M. Playfair, traduit de l'Anglais, *in*-4°. 7 10

Tableau général du Commerce de l'Europe avec l'Affrique, les Indes orientales et l'Amérique, fondés sur les traités de 1763 et de 1783. . . . 4 4

La Balance naturelle, 2 v. *in*-8°. . . 12

La vie de Voltaire, par M. le Marquis de Condorcet. 3

Il y en a une édition dont le papier est moins beau. 2

Ouvrages de M. Céruti.

Traduction libre ou plutôt imitation des trois Ordres d'Horace applicables au tems présent.		18 s.
Mémoire pour le Peuple François. . .	1	4
Observations rapides sur la Lettre de M. de Calonne au Roi.	1	4
Vues générales sur la Constitution Française et Monarchique, ou Exposé des Droits de l'Homme dans l'ordre naturel social.	1	10
Exhortation à la concorde envoyée aux Etats-Généraux sous le nom du Roi.	1	4
Les soixante articles ou Réflexions finales sur les Droits de l'Homme, du Citoyen et du Monarque.		18
Harangue de la Nation à tous les Citoyens sur la nécessité de la Contribution patriotique.	1	4
Etrennes au Public.	1	4
L'Aigle et le Hibou.	1	16
Traité sur la Sanction Royale, mis en maximes pour le Peuple.		6
Lettre à M. le Vicomte de Noailles, sur sa motion du 4 Août. . . .		6

99

Lettre au Café de Foix, au sujet d'un Ecrit de M. Schimts. 12

Idées simples et précises sur le Papier-Monnoie, les Assignats forcés et les biens ecclésiastiques. 1 10

Réponse à M. l'Abbé Arthur Dillon, suivie d'un Mémoire circonstancié envoyé par la Garde Nationale de Montauban au Comité des Rapports. . 18